

TO THE ORIGINS OF THE HISTORY OF RELIGIONS IN ANCIENT
NORTH AFRICA. AN “ESSAY ON LYBIANS’ RELIGION” OF
LUCIEN BERTHOLON: APPROACH, METHOD AND CONCLUSIONS

Aux origines de l’histoire des religions en Afrique du Nord ancienne. L’ « Essai sur la religion des Libyens » de Lucien Bertholon : approche, méthode et conclusions

Ridha Kaabia

**Unité de recherche Anthropologie, Territoires, Savoirs et Perspectives au
Maghreb, en Afrique et en Méditerranée (AnTe SaPer UR-16-E. S.-11)**

kaabia.ridha@gmail.com

Fecha recepción 24/12/2020 | Fecha aceptación 01/09/2021

Abstract

A trained physician who became fascinated by physical anthropology, Lucien Bertholon was the first author to write about ancient Libyan religions. An active agent in Tunisian colonisation and an adherent of the diffusionist movement, he attributed a non-African origin to a large segment of the ancient Libyans, their culture and their cults, contending that they would all have been imported from the Aegean region. Their arrival in the region of Libya represented a period of stasis and stagnation for these immigrants. It was French colonisation of the Maghreb that led to the discovery of the ‘lingering archaism’ of these

Résumé

Médecin de formation converti à l’anthropologie physique, Lucien Bertholon est le premier auteur d’un essai sur les religions des Libyens anciens. Agent actif de la colonisation de la Tunisie et adepte du courant diffusionniste, il attribue à une bonne partie des Libyens anciens, à leur culture et à leurs cultes une origine extra africaine ; tous ces éléments seraient une importation provenant d’un foyer d’origine, la région égéenne. L’arrivée en terre libyenne était, pour ces immigrants, synonyme de stagnation et d’immobilisme. C’est la colonisation française du Maghreb qui a permis à la fois de découvrir ‘l’archaïsme prolongé’ de ces populations et

* Je remercie vivement Claude Briand-Ponsart et Taher Ben Nacef pour leur lecture et corrections.

populations and to the establishment of an analogy between some of their contemporary cultural practices and their ancestors' beliefs. Bertholan's recourse to physical anthropology and ethnology, together with his analogical method and his diffusionist approach, led him to reach conclusions that were certainly original but which have had no echo in any subsequent studies by historians of North African religion.

Keywords

Ancient Libyans, diffusionism, Lucien Bertholon, lingering archaism, religions

d'établir une analogie entre certaines de leurs pratiques culturelles contemporaines et des croyances de leurs ancêtres. Son recours à l'anthropologie physique et à l'ethnologie, sa méthode analogique et son approche diffusionniste lui ont permis de parvenir à des conclusions qui ne manquent certes pas d'originalité, mais qui n'ont toutefois pas trouvé d'écho dans les travaux des historiens des religions de l'Afrique ancienne.

Mots-clés

Anciens Libyens, Archaïsme prolongé, Diffusionnisme, Lucien Bertholon, Religions,

UN PEU PLUS D'UN SIÈCLE APRÈS SA PARUTION, l'« Essai sur la religion des Libyens » de Lucien Joseph Bertholon (1854-1914) mérite d'être revisité¹ dans la mesure où il permet de comprendre l'approche et la méthode de l'auteur dans l'étude des religions des Libyens.

Membre actif de la société savante en Tunisie au début de l'ère coloniale, Bertholon était titulaire d'un doctorat en médecine. Il a participé en sa qualité de médecin à la campagne expéditionnaire de Tunisie où il s'installa pour exercer son métier. La communauté scientifique lui doit la fondation de l'Institut de Carthage² en 1893 et la création, en 1894, de la *Revue Tunisienne* dans laquelle il publia l'essentiel de ses travaux³.

Touchant à divers domaines tels que l'anthropologie physique, l'ethnologie, l'hygiène, l'agriculture ou les croyances anciennes, ses travaux sont avant tout liés à son milieu d'installation, celui d'une Tunisie mise sous contrôle français. Selon lui, la colonisation contemporaine, un projet auquel il adhère, s'inscrit dans la continuité d'une évolution historique dont les débuts remontent à une antiquité lointaine souvent difficile à cerner chronologiquement. À en croire les résultats d'anthropologie physique, le peuplement d'une bonne partie de l'Afrique du Nord n'est en effet que le résultat d'une ancienne migration des peuples originaires du nord de la Méditerranée. Ses travaux sur « les premiers colons de souche européenne dans l'Afrique du Nord »⁴ s'inscrivent dans la continuité de sa thèse de doctorat⁵, où il avait exprimé dès sa jeunesse sa vocation de se montrer, aux dires de L. Chantre, « l'hygiéniste, le colonisateur et l'anthropologue qu'il fut dans l'Afrique du

1. Paru en forme d'articles dans de la *Revue Tunisienne* en 1908, 1909 et 1910, cet essai est reproduit dans un volume à part *Essai sur la religion des Libyens*, Paris, Société anonyme de l'imprimerie rapide, 1909 (72 pages). Une partie de ce travail a été reproduite dans L. Bertholon et E. Chantre, *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale, Tripolitaine, Tunisie, Algérie*, Lyon, 1913, 603-638. La présente étude était faite à partir des extraits de la *Revue tunisienne*.

2. Initialement nommé l'Association Tunisienne des Lettres, Sciences et Arts.

3. Pour plus de détails sur sa carrière, voir E. Chantre, « Le docteur Lucien Bertholon (1854-1914) ; sa vie et ses œuvres », *Revue Tunisienne*, 22, 1915, 3-22 ; J.-N. Ferrié, « La naissance de l'aire culturelle méditerranéenne dans anthropologie physique de l'Afrique du Nord », *Cahiers d'Études Africaines*, 33.129, 1993, 139-151.

4. L. Bertholon, *Les premiers colons de souche européenne dans l'Afrique du Nord, II. Origine et formation de la langue berbère* extrait de la *Revue Tunisienne*, 16, 1897 et 17, 1898, Paris, 1907.

5. L. Bertholon, *De la vitalité des races du Nord dans les pays chauds exempts d'impaludisme*, Paris, 1877.

Nord »⁶. Dans cet espace géographique, la culture, la langue et les cultes, selon Bertholon, proviennent d'une seule et même zone, la région égéenne.

Il est important de noter que Bertholon adhère au courant diffusionniste qui explique toute analogie par le principe de la transmission des objets et des idées d'une culture à une autre, d'un peuple à un autre et d'un espace à un autre⁷. Selon ce raisonnement, les peuples dits primitifs ne sont pas inventifs. L'invention, qui n'est pas un phénomène universel mais plutôt l'apanage de la « culture-rich-people », se diffuse en l'occurrence par la migration. La culture s'est ainsi développée principalement grâce à des migrations et à la conquête des peuples faibles par de plus forts et culturellement plus avancés⁸. En d'autres termes, une invention est un phénomène unique qui se diffuse vers d'autres sociétés et d'autres aires géographiques. Le diffusionnisme, qui ne constitue d'ailleurs pas une théorie, est une réaction au courant évolutionniste qui considère que chaque population a une propension à inventer les mêmes choses que les autres populations. L'approche diffusionniste et celle des zones-culturelles (*culture area*) figurent parmi les idées maitresses que l'anthropologie a produites. Associées à un contexte d'expansion coloniale, ces deux idées ont largement guidé et orienté les travaux de Bertholon.

En associant la migration des hommes à celle des idées, en l'occurrence la religion des Libyens, l'auteur semble s'être doté de certaines compétences qui ne s'offrent pas forcément à un historien de formation classique. L'approche qu'il adopte confère à ses conclusions une certaine originalité.

Ainsi en sa qualité d'anthropologue physique⁹, il place l'homme biologique, au cœur de sa démarche. Au début de son essai, l'auteur émet une hypothèse selon laquelle Amon, qu'il confond d'ailleurs avec Ba'al Hammon, et Tanit se seraient pas des divinités d'origine phénicienne introduites en Afrique du Nord. Il fonde cette hypothèse sur ses déductions élaborées à l'issue de l'étude d'une collection de crânes carthaginois, au nombre de 150, qui lui a révélé que « le type punique de la côte Syrienne ne se trouvait que par exception dans la population de Carthage ». L'auteur souligne que « les Phéniciens étaient résorbés par la masse libyenne ». Carthage était ainsi, selon lui, une cité berbère où seule une infime minorité, des aristocrates, parlait le punique alors que « la masse s'exprimait en dialecte libyen, apparenté aux langues

6. E. Chantre, « Le docteur Lucien Bertholon... », *op. cit.*, n. 3, 7.

7. Pour l'état de la question voir entre autres A. Bartran, *History and Theory in Anthropology*, Cambridge, 2004, 47-60.

8. Cette idée majeure orientait les recherches de ce courant depuis les travaux du premier grand diffusionniste germanique Friedrich Ratzel (1844-1904), notamment dans son œuvre *l'Anthropogéographie* parue en deux volumes (vol. 1, 1882, vol. 2, 1891) où il considère les colonies comme des lieux où sont mis en contact deux types de sociétés : d'un côté, les sociétés primitives immobiles, de l'autre côté, les sociétés du progrès émigrantes.

9. G. Boëtsch et J.-N. Ferrié, *L'Anthropologie coloniale du Nord de l'Afrique : Science académique et savants locaux. Les usages de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, 1998 : « l'anthropologie physique prétendait, non seulement classer les hommes en types somatiques, en déduire par l'analogie ou la différence l'origine et les mouvements des populations, mais aussi les situer sur une échelle d'aptitude à la civilisation, c'est-à-dire les hiérarchiser ».

helléniques »¹⁰ et « le culte de la masse était devenu la religion officielle »¹¹. Cette déduction, qui résulte d'une étude peu connue à l'époque des historiens de l'Afrique de Nord ancienne, constitue une nouveauté notamment quant au phénomène de l'acculturation entre l'élément phénicien et l'élément libyen dont le rapprochement serait postérieur à l'époque archaïque.

Dans ses recherches sur les origines du culte de Ba'al Hammon, Saturne à l'époque romaine, le dieu carthaginois est identifié à l'Amon de l'oasis de Siwah, divinité d'origine égyptienne. À partir des noms relativement similaires, Bertholon fait une analogie entre ces deux divinités et Mên, principal dieu de l'Asie dont le culte a rayonné, selon lui, sur le continent africain à partir des îles égéennes pour finalement passer à l'Égypte et à Carthage¹². Selon son analyse, cette confusion touche aussi aux rites puisque ceux qui aspiraient à devenir des prêtres du dieu Amon / Hammoun « lui sacrifiaient leur virilité en s'émasculant... dans le but de s'identifier à la divinité privée de la force génératrice »¹³. En dépit de la confusion, entre le culte de Ba'al-Hammon et celui d'Attis, d'une part et entre le culte de Tanit et celui de la Grande Mère des dieux d'autre part¹⁴, cette interprétation, qui ne trouve forcément pas de fondement dans les sources, a mis l'accent sur la contribution de la Libye dans l'élaboration d'une entité divine méditerranéenne.

Cette analogie qui ramène les trois cultes à une seule origine est aussi employée pour établir un lien entre l'Antiquité et les temps modernes. Ainsi, des expressions contemporaines d'ordre folklorique et religieux contemporains sont en effet expliquées par Bertholon comme une continuité qui rappelle les cultes des Libyens anciens en l'occurrence celui de Ba'al-Hammon. C'est le cas par exemple des pratiques des *Aïssaouia*, une confrérie religieuse qui pratique des chants traditionnels et une danse folklorique qui relèvent, d'après Bertholon, d'une secte et constituent « la continuité des confréries qui lors des fêtes d'Amon et de Tanit se mutilaient dans l'Antiquité »¹⁵.

10. Pour Bertholon, le libyen était d'origine européenne et voisin du grec. Il aurait été importé lors des grandes invasions des peuples de la mer vers le XV^e siècle av. J.-C. ou plus tôt. Voir L. Bertholon, « Origine européenne de la langue berbère », *Extrait des comptes rendus de l'association française pour le développement des sciences*, Paris, 1905, 617-624 ; L. Bertholon, *Les premiers colons...*, *op. cit.*, n. 4.

11. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 72, 1908, 480.

12. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 73, 1909, 27-32 ; 74, 1909, 131-137 ; 76, 1909, 320-330 ; 77, 1909, 432-440 ; 78, 1909, 477-489.

13. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 77, 1909, 435.

14. Le texte d'Augustin par exemple, *De Ciuitate Dei*, II, 4, ne parle pas de Tanit, il évoque plutôt *Caelestis*, qualifiée de vierge, qu'il distingue d'ailleurs nettement de *Mater Magna*, qualifiée de Bérécynthe « *Caelestis uirgini et Berecynthiae matri omnium* ».

15. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 13, 435.

Pour sa part, la circoncision, une pratique connue depuis une haute antiquité, qui est associée chez les musulmans mâles à une marque physique de l'appartenance à la culture musulmane¹⁶, constitue selon Bertholon une survivance d'un rite antique¹⁷.

L'analogie entre des pratiques anciennes et des pratiques contemporaines touche aussi la production artisanale provenant des milieux berbérophones en Algérie. Certaines décorations des objets de céramique sont considérées comme issue d'une continuité des gestes similaires pratiquées dans une antiquité lointaine par des peuples que Bertholon croyait être les ancêtres de l'élément kabyle actuel. « De nombreuses réminiscences du culte du dieu taureau, écrit-il, ont survécu jusqu'à nos jours dans le Nord d'Afrique... des femmes Kabyles moulent de nos jours encore des terres cuites représentant des bovidés à l'instar des Egéens et des Crétois anciens »¹⁸. La même analogie est aussi faite entre la poterie fabriquée en Kabylie et celle mise au jour à Nagada en Egypte, et a permis à l'auteur de conclure qu'il « y a là un phénomène d'archaïsme prolongé pendant une période de 5000 ans au minimum »¹⁹.

La même approche est aussi adoptée dans l'étude de la religion de la grande déesse carthaginoise, dont le culte, qui résulte d'une longue assimilation, aurait pris naissance, selon Bertholon, en Asie Mineure avant de passer par l'intermédiaire de la région égéenne en Egypte²⁰. En effet, dans le nom de Tanit, le « Ta » n'est que l'article libyque féminin, alors que le reste du nom « Nit » serait une transcription à peine déviée de « Neït », nom de la divinité principale de Saïs en Egypte. Assimilée à la déesse grecque Aphrodite, Neït, dite aussi « Nout » était la déesse de l'eau et de la pluie fécondante, et ce à l'instar de Tanit assimilée à Junon Caelestis qualifiée de *pluuiarum pollicitatrix*²¹. L'étude d'un sarcophage à décor égyptien, provenant de la métropole punique, a permis à Bertholon de faire une analogie selon laquelle il déduit qu'on trouve dans la capitale punique la même conception de la divinité féminine égyptienne. « Dans la Tanit de Carthage, dit-il, on trouve le nom et les attributs de Nit »²². L'auteur conclut conformément à son approche diffusionniste que la « même divinité était adorée sous un nom unique par des populations provenant d'une même origine, mais réparties sur des territoires très différents : Berbérie, haute Egypte, région égéenne »²³.

16. Cette pratique à connotation religieuse est aussi connue dans les milieux juifs.

17. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 13, 1909, 436 : « Les rites de l'émasculatation antique nous permettent de comprendre le rite de circoncision ».

18. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 73, 1909, 28-29.

19. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 78, 1909, 482.

20. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 76, 1909, 321.

21. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *op. cit.*, n. 19, 485. Sur la qualification « pourvoyeuse de pluies » attribuée à cette divinité, voir Tert., *Apolog.*, XXIII 6 : *Ista ipsa Virgo Caelestis, pluuiarum pollicitatrix*. Une qualification similaire se trouve dans *CIL VIII 4635 (=16810)* à Naraggara (Pr.), Sakiyet Sidi Youssef (Tn.), une inscription métrique dédiée à Junon (Caelestis) où, dans les vers 13-14, on lit qu'elle empêche le ciel de se heurter à la terre par les pluies : *Pluuiis caelum prohibes concurrere t[errae], I cum locis nos claudasiter, nec uoscer[e fas est]* ».

22. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *op. cit.*, n. 19, 485.

23. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *op. cit.*, n. 19, 486.

En rapprochant les noms des divinités libyennes Ba'al-Hammon et Tanit, et égyptienne Amon et Neït, Bertholon semble dépasser les idées de l'école britannique qui considérait l'Égypte ancienne comme source de la culture du monde entier²⁴. Il va plus loin pour placer le monde égéen et par-delà l'Europe comme berceau de ces cultes et ce à l'instar du foyer des populations libyennes originaires de la rive Nord de la Méditerranée.

Au sujet du signe dit de Tanit, Bertholon accepte l'idée selon laquelle « cette configuration semble particulière au nord de l'Afrique. On pourrait, en précisant, dire propre à l'Afrique et à une partie de la Numidie »²⁵. N'admettant pas que ce symbole soit d'origine locale, l'auteur démontre plutôt qu'il s'agit d'une introduction sur le sol africain comme c'est le cas du culte lui-même et de ses anciens dévots. Pour ce faire, il se réfère à « des analogies de civilisations du Nord et du Sud de la Méditerranée aux époques les plus archaïques »²⁶ et souligne que le signe dit de Tanit, dont la forme est identique à celle des rasoirs scandinaves²⁷, est semblable à une « hache rituelle plate qu'on tient par un anneau de suspension »²⁸. A l'époque de l'âge de bronze, la « hache plate, dit-il, se transforma en amulette anthropomorphe semblable à l'emblème de Tanit ». Cet instrument à aspect particulier en Scandinavie vers le IX^e av. J.-C. était consacré par des rites au culte de Tanit en Afrique et restait en usage jusqu'à la fin de la métropole punique. Pour renforcer son hypothèse, Bertholon présente des exemples de la hache provenant de différentes régions d'Europe (du Danemark, de Suisse, de France, du Portugal et de Croatie) comme étant l'émancipation du principe féminin dans ses diverses dimensions. Il met, en effet, l'accent sur l'homogénéité relative des ensembles culturels qu'il s'applique à construire. Sa démarche fait naître l'idée qu'il doit y avoir un lien entre ces objets.

L'auteur conclut que « dans la zone avoisinant la mer Adriatique, la hache avait été anthropomorphisée. Ce type très caractéristique est celui qui se trouve en terre africaine »²⁹.

Rappelons toutefois que la similarité des formes et l'approche analogique n'accordent pas forcément à ces objets un lien cohérent d'ordre géographique, historique ou fonctionnel.

Le signe de Tanit serait une « adaptation venue d'Europe au culte de Tanit, en honneur chez les Libyens provenant d'immigration antérieure »³⁰. Ainsi, les dévots, des Libyens, la divinité, Tanit, et son signe sont tous une introduction en terre d'Afrique, un phénomène dont la composition s'est prolongée à travers les siècles³¹.

Or, cette déduction ne semble pas convaincre les archéologues de l'aveu de Bertholon lui-même qui reproche aux spécialistes de l'archéologie classique de ne connaître que la ci-

24. Sur l'influence de l'école britannique sur les adhérents du courant diffusionniste voir A. Bartran, *History and Theory...*, *op. cit.*, n. 7, 52-53.

25. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 74, 1909, 132.

26. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 25, 132.

27. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 20, 320.

28. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 25, 133.

29. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 25, 137.

30. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 20, 322.

31. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 11, 490.

vilisation punique³². Elle est en effet dépourvue du contexte spatial et temporel précis et ne repose que sur une approche analogique.

Cherchant à démontrer la continuité de l'usage du signe de Tanit à travers les âges, l'auteur considère les pendeloques triangulaires en bijoux portés par les femmes au Maghreb à l'époque coloniale comme un usage contemporain de ce symbole antique. Il en est de même pour les tatouages portés sur les bras des hommes, qui constituent pour lui « les souvenirs de la figuration de Tanit »³³. Cette lenteur de l'évolution de la culture des Libyens, voire son immobilisme et son immuabilité s'expliquent selon Bertholon par « un archaïsme prolongé »³⁴. C'est une expression assez récurrente qu'il emploie quand la chronologie est imprécise.

Tout en admettant que les sociétés figées dans une a-temporalité sont aussi soumises au changement historique, le diffusionniste ne s'attache pas trop à la chronologie. Pour comprendre le fonctionnement des cultes libyens, Bertholon ne veille pas à les placer dans leur contexte, mais se sert du champ de recherche des ethnologues de son époque, sur les formes des bijoux et des tatouages ou sur certains jeux folkloriques, pour déduire une continuité des pratiques anciennes jusqu'à l'époque contemporaine.

Ainsi par exemple, la danse, des filles à marier, appelée *Takouta*, dans la région de Ouergghla en Algérie, est « enivrante et folle, rappelant celle des bacchantes. Il est évident qu'il s'agit là d'un rite de caractère antique »³⁵, affirme-il. Il en est de même pour le jeu dit la *koura* (sorte de ballon), pratiqué au Maroc, qui oppose deux équipes dont les membres sont munis de crosse (bâton), qualifié de « rituel ». Tout en soulignant que ce type de jeu existe partout y compris en France aux temps modernes, il le considère en Afrique du Nord comme un « vestige du jeu rituel pratiqué par les filles libyennes cité par Hérodote »³⁶. Ce sont des rites, explique-t-il, relatifs à l'imploration de la faveur divine pour obtenir de la pluie ; une survivance du culte de Tanit, la déesse de la pluie bienfaisante et fécondante³⁷.

Les divinités de Carthage sont ainsi des divinités libyennes dans la mesure où ses études d'anthropométrie et la craniologie lui ont démontré la prépondérance de l'élément libyen dans la population de la métropole punique. La diffusion de ces cultes en milieu punique était facilitée par la diffusion des gènes. Finalement, l'élément phénicien, minoritaire

32. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 20, 322.

33. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 20, 323.

34. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 25, 326. Cette expression lui sert aussi de secours pour établir ses analogies entre des passages dans sources antiques et certaines expressions culturelles et religieuses des temps contemporains.

35. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 19, 482.

36. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 19, 485 : « la *koura* moderne serait une atténuation du rite brutal des combats dont parlent Hérodote, Saint Augustin etc... ».

37. L. Bertholon, « Essai sur la religion... », *op. cit.*, n. 19, 486 : « Un fait remarquable établit le jeu de la *koura* avec le culte de Tanit. A Miliana, à Laghouat etc., on pratique ce jeu au moment des sécheresses pour ramener la pluie ».

à Carthage, sera absorbé en Afrique par les locaux, les Libyens, eux-mêmes descendants des anciens immigrés.

Quels que soient les reproches qu'on peut formuler à l'égard de cette théorie, elle se démarque des idées partagées tant par son approche que par sa méthode et ses conclusions.

Cette réflexion de Bertholon s'inscrit dans la dynamique de mouvement des populations et dans la diffusion de certains traits culturels, ce qui représente un aspect pertinent dans ses travaux. Cela dit, la faiblesse de cette démonstration résulte dans l'adoption de l'approche diffusionniste dont l'auteur s'est servi pour expliquer l'immobilisme de la culture en Afrique du Nord depuis la haute antiquité et justifier par conséquent un état de fait, celui de la politique coloniale contemporaine.

Bertholon cherche, en effet, à démontrer que la culture libyenne, originaire du nord de la Méditerranée, dont la langue s'apparentait à un dialecte grec et dont les divinités et les rites proviennent de la région égéenne, a stagné une fois installée en Afrique, et les habitants étaient devenus incapables d'innover.

Cette déduction qui représente un axe central dans ses travaux traduit une négation pernicieuse de l'historicité des sociétés berbères. Il conclut d'ailleurs que « les populations actuelles (sujets de colonisation) sont des fidèles gardiennes des traditions ancestrales »³⁸.

L'auteur appuie son analyse par le recours à des témoignages contemporains dans l'intention de justifier la passivité de ces populations et leur incapacité à évoluer. Cette intention n'est nullement liée à la compréhension des sociétés anciennes, mais vise plutôt à servir le présent en justifiant le projet colonial au pays du Maghreb précisément et la politique coloniale de son pays en général. Pour ce faire, Bertholon se réfère à la théorie de la « persistance des types »³⁹.

Dans son essai sur la religion des Libyens, il se montre à la fois original dans le recours aux analyses de l'anthropologie physique et de l'ethnologie, mais aussi excessif dans ses déductions. Ses conclusions relatives à une origine extra africaine des tatouages⁴⁰ ont été déjà sévèrement critiquées par son contemporain l'historien américain Oric Bâtes qui défendait le principe de l'unité de conception de tatouage chez les Libyens⁴¹.

Par ailleurs, ses analyses et ses conclusions sur les religions des Libyens ne semblent pas avoir été retenues par la communauté des historiens de l'antiquité en Afrique du Nord. D'ailleurs, on ne trouve pas d'écho de ses recherches sur les religions libyennes dans les travaux de

38. L. Bertholon, « Essai sur la religion des Libyens », *Revue Tunisienne*, 80, 1910, 135.

39. L. Bertholon, *Les premiers colons...*, *op. cit.*, n. 4 ; L. Bertholon, « Coup d'œil d'ensemble sur la répartition du type blond dans le nord de l'Afrique ». Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, Reims, 1907, I, 1036-1047.

40. L. Bertholon, « Origines néolithique et mycénienne des tatouages des indigènes du nord de l'Afrique », *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, 23, 1904, 220-233.

41. O. Bates, *The Eastern Libyans. An Essay*, London, 1914, 139 : «*The units of design employed in ancient Libyan tattooing are so simple that it is dangerous to try, as has been done, to relate them to extra-African origins*».

Stéphane Gsell, de Jules Toutain, de Gilbert-Charles Picard ou de Marcel Le Glay pour ne citer que ses compatriotes historiens des religions africaines anciennes⁴².

Bertholon, pour sa part, ne se réfère presque pas aux travaux publiés de son époque sur les cultes africains comme la thèse de J. Toutain, ou bien certains travaux de Louis Carton et d'Alfred Merlin⁴³ qui constituaient à l'époque des références sur les religions en Afrique du Nord ancienne.

Le choix des cultes étudiés est significatif et homogène avec l'intitulé de son essai. Les cultes de Ba'al Hammon et de Tanit sont d'origine extra africaine, en cela il est en commun accord avec la communauté scientifique⁴⁴. Cette introduction en terre d'Afrique a donné à ces deux cultes une diffusion et une expansion inconnues ailleurs. Or l'originalité de cette recherche réside dans le fait que ces cultes étaient une importation en Libye par les Libyens - originaires de la région égéenne - qui auraient été en contact avec ces cultes avant leur arrivée en Afrique. Ainsi, les habitants, leur culture, leur langue et leur religion sont considérés comme une pure introduction dans cette contrée. Bertholon essaye de découvrir le foyer d'origine d'une bonne partie des Libyens, la région égéenne, et de leur culture pour montrer comment s'est opérée la diffusion des traits biologiques et culturels à partir de ce foyer. Or, Il semble employer le sens d'un texte de Salluste selon une interprétation qui concorde avec ses propres intentions. Salluste mentionne l'antériorité nominale des Libyens et des Gétules comme les premiers occupants de la terre libyenne « les premiers habitants de l'Afrique, dit-il, furent les Gétules et les Libyens »⁴⁵, mais Bertholon rapproche le nom, Gétule, de celui des Gètes, un peuple de *Gomer*, d'origine Thrace⁴⁶.

Son analyse est en parfaite concordance avec l'approche diffusionniste ; à l'origine peu peuplée, l'Afrique du Nord a connu une succession de vagues d'immigration et de peuplement tout au long de son histoire. Le même processus ne fait que se poursuivre avec la colonisation contemporaine qui aurait permis aux Libyens de retrouver des immigrés avec lesquels ils auraient partagé de lointains ancêtres communs. Le processus d'immigration et de peuplement anciens de l'Afrique du Nord était le fruit d'une longue évolution qui « tire ses origines des néolithiques d'Europe, puis des Egéens de l'âge du bronze »⁴⁷, aux dires de Ber-

42. Voir, dans ce même volume, J. C. López-Gómez et A. Gavini, 265-288 et 289-307.

43. J. Toutain, *De Saturni dei in Africa romana cultu*, Paris, 1894 ; L. Carton, « Le sanctuaire de Tanit à El-Kénissia », *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 12.1, 1908, 1160; A. Merlin, *Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*, Paris, 1910. Sur Carton voir, dans ce même volume, J.-L. Podvin, 231-246.

44. Le schéma classique est que ces cultes sont une introduction phénicienne.

45. Sall., *Bellum Jug.*, XVIII : « *Africam initio habuere Gaetuli et Libyes* ». Pour Salluste, le progrès est introduit en Libye par des éléments venus de l'étranger. Ses acteurs sont des Mèdes, des Perses et des Arméniens qui étaient enrôlés dans l'armée d'Hercule. Après la mort de leur chef en Espagne, ils passèrent en Afrique. Au contraire, Bertholon pense que la notion du progrès se perd une fois qu'on est sur la terre libyenne.

46. L. Bertholon, *Les premiers colons...*, *op. cit.*, n. 4, 191 : « Les Gétules à peau claire, qui de l'Aourès dominaient les Malano-Gétules, peuvent être rapprochés d'un peuple de Gomer, les Gètes. »

47. L. Bertholon, « Origines néolithique... », *op. cit.*, n. 40, 227.

tholon. Les Libyens seraient un peuple pélasgien venu dans le nord de l'Afrique en passant par l'Asie mineure et l'Égypte et porteur de la civilisation égéenne.

Or, une fois en Libye, les choses cessent d'évoluer. A la vieille dynamique se substituent incapacité et immobilisme qui durent encore au début du vingtième siècle. En parallèle, le rythme d'évolution du côté de la rive Nord de la Méditerranée continue à fonctionner⁴⁸. C'est donc avec la colonisation qu'on a découvert l'origine d'une grande partie des Libyens, qu'on a compris les facteurs de l'archaïsme prolongé et surtout qu'on peut envisager les possibilités de réintégrer la Libye (l'Afrique du Nord contemporaine) dans l'histoire et par conséquent dans le processus du progrès.

Bertholon ne nie pas la place de l'Islam dans les croyances des Berbères contemporains mais il essaie de chercher les reliquats et les vestiges des cultes anciens dans les croyances contemporaines des Berbères. Son étude sur la religion des Libyens n'est qu'une illustration qui vient confirmer la marginalité, la passivité et l'archaïsme de ces populations dans l'évolution de l'histoire.

Toutefois, dans ses démonstrations relatives aux cultes des Libyens, Bertholon omet l'apport de l'épigraphie, de l'iconographie⁴⁹ et celui de l'archéologie en matière d'histoire des religions. Il néglige la signification des signes et des symboles religieux similaires dans leurs contextes respectifs. Son essai en la matière laisse apparaître une schématisation des faits culturels et religieux qui vise essentiellement à insister sur l'idée qu'en terre d'Afrique (la Libye ancienne) la caractéristique majeure est la capacité d'invention limitée. Il faut entrer en contact avec un voisin, en l'occurrence la rive nord de la Méditerranée et l'Égypte, pour intégrer de nouveaux faits culturels. Cette approche est soutenue par des méthodes d'analogie entre des objets, des noms et surtout des caractéristiques physiologiques dans les travaux de Bertholon. Or dans l'approche analogique, le raisonnement se fonde sur l'association des éléments plutôt que sur des principes de cohésion. L'approche diffusionniste, par sa construction, se heurte à la question logique de l'homogénéité des cultures. Ainsi, par exemple, le signe de Tanit présente une certaine similarité avec celle des pendeloques européennes. Mais, les deux objets remplissent des vocations différentes qui sont étroitement liées à leurs usages dans leurs milieux respectifs. La similarité de leurs formes ne peut en rien signifier une analogie de fonction. C'est aussi le cas des divinités qui portent des noms relativement proches ; Mén, Amon et Ba'al-Hammon sont trois dieux dont les cultes respectifs ont officié dans des contextes différents avec un corps de prêtrise, des rites et des fonctions propres à chaque agent divin.

En fin, sans pour autant être son œuvre majeure, l'essai de L. Bertholon sur la religion des Libyens doit être considéré parmi les premières recherches en la matière. Elle conjugue les données de l'anthropométrie, de l'ethnologie et celles des sources littéraires anciennes avec

48. L. Bertholon, « Origines néolithique ... », *op. cit.*, n. 40, 227 : « Ces immigrés, depuis leur arrivée en Afrique, se sont pour ainsi dire figés dans leur civilisation particulière. Tandis que leurs parents évoluaient en Europe, eux persistaient dans un archaïsme prolongé qui dure encore à la période contemporaine ».

49. L'étude d'un sarcophage égyptianisant découvert à Carthage fait exception. Les déductions faites à partir de cette étude convergent dans raisonnement initial sur l'origine égyptienne du culte de Tanit.

un recours récurrent à l'observation contemporaine des pratiques culturelles pour reconstituer certaines pratiques rituelles. En cela, cet essai se distingue des recherches classiques sur les religions anciennes et présente par conséquent une approche différente.

Cette démarcation de l'approche historique et de ses méthodes et l'adoption du principe du diffusionnisme, souvent sans nuance dans l'étude des cultes des Libyens qu'il présente comme une série d'emprunts à partir des «foyers culturels» précis, peuvent sans doute expliquer l'absence de l'écho de son essai dans les travaux ultérieurs qui traitent des religions en Afrique du Nord ancienne.